





***Loïk PERRIN***

***L'enfance émeraude***

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-424-3489-2**

Loïk PERRIN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## *Préface*

Avant de commencer cette préface en tant que telle, je tenais à vous remercier, vous qui tenez ce livre entre vos mains en ce moment même. Bien sûr, il est d'usage de remercier le lecteur ou la lectrice, mais au-delà des politesses, il est important pour moi de le dire car cette aventure un peu folle, celle dans laquelle je me suis lancé en 2014 et qui consiste à écrire des romans et si possible, d'en publier un par année, a pris une tout autre ampleur depuis 2020.

La sortie du roman *Les oiseaux du Labyrinthe* vous a particulièrement plu et m'a permis de vous voir de plus en plus nombreux aux séances de dédicaces, d'avoir davantage de retours, de faire de belles rencontres et tout ceci réuni décuple ma motivation.

Ainsi, et la transition est toute trouvée, je me suis lancé dans un défi qui me trottait dans la tête depuis pas mal de temps et que je n'avais pas la force

de relever. Et ce défi consiste à écrire un roman qui prend pour référence une bonne partie de mon enfance et des souvenirs associés.

L'enfance est une terre trouble. C'est une matière insaisissable et qu'on déforme selon notre bon vouloir au fil des années. Pour certains elle est douce et édulcorée, pleine de réminiscences au goût de sucre et de miel. Pour d'autres, elle est surtout synonyme de temps perdu, d'heures tristes et malheureuses. Dans les deux cas, il est difficile d'y retourner sans prendre le risque de briser l'illusion ou d'y trouver des réalités qu'on avait, volontairement ou non, préféré effacer de notre mémoire.

Toutefois, il est très important pour moi de préciser dès la préface que si les lieux existent réellement, que si j'ai bel et bien passé mon enfance dans cette petite ville (plus si petite que ça aujourd'hui) du département de la Loire qui se nomme Unieux, que si l'école primaire est toujours debout aujourd'hui, que si certaines saynettes sont tirées tout droit de mes souvenirs féroces, en aucun

cas, et j'insiste là-dessus, cette histoire n'est autobiographique.

Je ne suis pas le personnage principal et les autres personnages ne sont pas réels. Tous sont tirés de mon imagination. L'histoire que vous allez lire dans un instant n'est nullement la mienne, de près ou de loin. Tout ceci est une fiction et c'est ce qui en fait son charme, du moins je l'espère.

Il m'était indispensable de faire cette précision avant de vous laisser retrouver le récit qui vous attend, car je sais que certains parmi vous me connaissent personnellement et la confusion serait facile. Je suis de nature pudique et quand on est pudique on ne dévoile pas son intimité, encore moins le jardin de son enfance.

Bref, merci encore pour votre fidélité. Je vous souhaite, cher lecteur et chère lectrice, une belle évasion au cœur d'une enfance émeraude.

Une dernière petite précision, le héros s'appelle Jonathan et ça se prononce : Jonath-ane (en l'honneur de Johnny Clegg, alias Jonathan).

Loïk Perrin





## *Introduction*

La nuit est fraîche ce soir. Je regarde le ciel par la fenêtre de ma chambre. Très haut dans ce ciel, une multitude d'étoiles luisent intensément. Il me semble qu'elles essaient de communiquer entre elles. Que se disent-elles ? Quel secret dissimulent-elles dans leur lointaine galaxie ? J'aimerais bien un jour aller les voir de plus près, leur parler, écouter les folles histoires qu'elles doivent avoir à raconter.

Un jour quand je serai grand, je prendrai la direction du ciel dans une voiture volante et je ferai le tour de l'univers. Il paraît que ce sera possible à l'an deux-mille. Les grands ne parlent que de ça depuis des mois. A la radio ou à la télévision, les spécialistes prédisent un nouveau millénaire révolutionnaire. Un millénaire où les hommes iront conquérir l'espace, où la technologie va changer nos vies, où la médecine va augmenter notre espérance de vie de plus de vingt-ans. Je ne sais pas si c'est vrai, je n'ai que dix ans, mais j'ai envie d'y croire.

Parmi les livres qui traînent un peu partout, sous mon lit, sur mon bureau, entre les vêtements mal pliés car j'ai tiré trop vite une paire de chaussettes de mon armoire, se trouvent des *sciences & vie junior*. Mon papa m'en achète parfois au bureau de tabac. Le plus souvent c'est le dimanche. J'adore les feuilleter, découvrir les merveilleuses photos qui se cachent à l'intérieur. J'adore aussi l'archéologie. Plus tard, je serai peut-être archéologue. J'adore l'Égypte antique ! Il paraît qu'à l'époque, les Égyptiens savaient plus de choses que nous au sujet des étoiles et des mystères que recèle notre univers, c'est fou. Il paraît même que les pyramides ont été bâties en direction de certaines constellations. Je ne sais pas trop comment tout ça fonctionne, je ne comprends pas vraiment comment des humains ont pu savoir autant de choses, il y a si longtemps en arrière. En revanche, je me dis que s'ils ont pu réaliser de telles prouesses avec le peu de moyens qu'ils avaient en leur possession, alors les hommes d'aujourd'hui sont sûrement capables de fabriquer des véhicules pour aller là-haut.

Tiens d'ailleurs, ça me fait penser à mon robot. Il s'appelle Nono, je l'adore. On joue souvent la nuit lui et moi. Je me fais souvent réprimander d'ailleurs. Il faudrait que je dorme plus, c'est ce que me disent mes parents. Mais moi j'aime bien jouer avec Nono. Il est gentil et marrant. CHUTTT !

J'entends maman qui approche dans le couloir... Je file me coucher, faut pas qu'elle me voie debout à cette heure-ci, sinon je vais me faire sermonner. Je file sur la pointe des pieds me mettre sous ma couette. C'est quand même vachement pratique la moquette pour étouffer les bruits de pas. Ce n'est pas comme le parquet du salon. Lui, à chaque fois que je veux être discret, il grince exprès pour me faire prendre. J'n'aime pas les parquets. Bon, je vous laisse, je dois faire semblant de dormir, maman arrive à la hauteur de ma porte de chambre, je vois la lumière en dessous. Vivement demain, j'ai encore plein de choses à vous raconter.



## *Prisonnier de soi-même*



## *Chapitre 1*

*02 janvier 1999*

*Juste après Noël*

L'air était frais ce matin-là. La neige était tombée abondamment depuis trois jours. Une neige épaisse, dense et compacte. Une neige qui collait aux mains, idéale pour faire des boules mais également pour paralyser le trafic routier. Ce matin de janvier quatre-vingt-dix-neuf, la vie semblait s'être immobilisée.

Les températures avoisinaient les moins quinze degrés, des canalisations d'eau avaient gelé pendant la nuit et les services techniques s'affairaient dans les rues de la ville pour tenter de remettre un peu d'ordre à tout ça.

- Depuis combien d'hivers, il n'a pas fait si froid ? interrogera un homme emmitouflé dans une parka à capuche. Une capuche si grande, si rembourrée, qu'on aurait pu y cacher une seconde tête.

- Le plus froid de tous est celui de soixante-deux, soixante-trois, lui répond un autre homme, visiblement âgé mais au regard encore malicieux.
- Soixante-trois ? Sans remonter si loin, sans vous faire offense, l'hiver quatre-vingt-cinq avait été très rude également.
- Je ne m'en rappelle pas. Preuve qu'il était moins dur que celui de soixante-trois.

Le vieil homme d'une bonne soixantaine d'années remonta la fermeture-éclair de son manteau jusqu'au cou. A la jonction, une grosse écharpe en laine faisait semblant de l'étrangler et encore au-dessus, un énorme bonnet de la même laine et de la même couleur rouge un peu délavée, lui écrasait le front jusqu'aux lunettes. De grosses lunettes rondes au montant rectangulaire et large de près d'un demi-centimètre. Un style vestimentaire tout droit sorti d'un film de Tarantino. Ses deux mains protégées par des gants en cuir noir et marron, le tout accompagné d'une sacoche assez grande pour contenir tout un nécessaire de survie.



- Vous croyez que les gars de la mairie vont réussir à faire revenir l'eau courante ? demanda le plus jeune des deux individus.

Son style était plus sobre. C'était un homme dans la cinquantaine, ou un peu moins. Il portait sa grosse parka, une écharpe simple et un bonnet gris très passe-partout. Seules ses lunettes aux verres teintés demeuraient larges et imposantes. A son bras droit, un cabas à roulette en tissu pour faire les courses et dans sa main gauche il tenait celle de son fils, un petit garçon de huit ans dont on ne voyait que le bout du nez tellement il était enrubanné de linge chaud.

- Je l'espère, on a de la famille qui doit venir déjeuner aujourd'hui, sans eau cela risque d'être difficile.

- En même temps, il sera difficile de se déplacer durant toute la semaine. La neige a bloqué presque toutes les rues et les services sont complètement dépassés.

- Merci à qui ? A force de supprimer des postes, de baisser les salaires, de réduire les coûts à tort et à

travers, on se retrouve incapable de gérer la moindre chute de neige qui sort un peu de l'ordinaire.

- Sur ce point, je vous rejoins. La privatisation de tous les services publics va nous conduire à la perte. Les politiciens sont de plus en plus faibles face aux multinationales et aux grands patrons, ces p..... Je vais rester poli, j'ai le petit avec moi, mais vous voyez ce que je veux dire.

- De mon temps, les choses se passaient différemment vous pouvez me croire. Il en fallait plus pour immobiliser un département.

- N'exagérons rien non plus. Avant ce n'était pas forcément mieux.

- Tout dépend pour quoi.

- Bref, je dois vous laisser, faut qu'on aille faire quelque course avant qu'on finisse congelés. Belle journée !

- Bonne journée également.

Le vieil homme reprit sa lente marche en direction de sa maison, tandis que le père et son fils quittèrent la rue Diderot en direction de la rue Léo Lagrange. Une longue descente à près de seize pour cent d'inclinaison les attendait. Elle était

particulièrement dangereuse dans les conditions actuelles. Une descente que le petit garçon connaissait bien puisqu'à mi-chemin se trouvait son école primaire. Tout en bas, une petite place accueillait les marchands ambulants les mercredis matin. On y trouvait un fromager, un boucher-charcutier, un traiteur, des vendeurs de fruits et légumes et, parfois même, des vendeurs de vêtements. Et parmi les avantages que regroupait ce petit marché hebdomadaire, il y avait la proximité avec la boulangerie, le bureau de tabac et même la pharmacie. En une sortie, une famille pouvait faire tous ses achats ou presque.

Malgré l'avènement des grandes surfaces et l'émergence des commerces concurrentiels, ce genre d'endroit restait très prisé et conservait une forte cote de popularité. D'autant que le prix de la marchandise était sans concurrence aucune. Il faut d'ailleurs rappeler que le Franc était encore la monnaie en vigueur en cet hiver quatre-vingt-dix-neuf.

Après quinze bonnes minutes d'une marche casse-gueule, le père et son fils arrivèrent en bas de

la rue Léo Lagrange. Retrouver un sol plat et dépourvu de neige n'était pas pour déplaire au papa. Le petit quant à lui avait pris un malin plaisir à faire des glissades et autres acrobaties dans la neige. Privilège de la jeunesse.

Comme il s'y attendait, le marché était nettement moins garni qu'à l'accoutumée. Restaient le fromager, un primeur, un fleuriste et un marchand de livres. Pour le coup, c'était surprenant de le voir ici. D'ordinaire, ce vendeur de livres d'occasion ne venait pas ici. Il exposait sur le marché de la ville voisine les jeudi matin. Un marché nettement plus grand et qui touchait bien plus de public. Surpris donc de voir son étalage, le père s'y arrêta et jeta un coup d'œil aux bouquins disponibles.

Pendant qu'il feuilletait les romans policiers dont il raffolait, entre les Georges Simenon, Agatha Christie et autre Mary Higgins Clark, l'enfant, dont seul le nez dépassait de ses linges, se rua sur les bandes dessinées. Alors qu'il était parfaitement calme jusque-là, hormis les quelques glissades un peu plus tôt, il montra des signes d'excitation et de nervosité.

- Qu'est-ce qui t'arrive Jo' ?

Jo' était son diminutif. De son prénom entier, Jonathan, en hommage à Johnny Clegg, le chanteur sud-africain dont son père adorait la musique et les engagements politiques.

Depuis tout petit, l'enfant aux yeux bleus et aux grosses lunettes rondes, avait des sautes d'humeur incontrôlées et souvent incontrôlables. Il piquait d'étranges colères qui n'en n'étaient pas vraiment. Il s'agissait davantage de pulsions nerveuses qui le raidissaient et le rendaient survolté l'espace d'une poignée de minutes. Ces crises successives forcèrent ses parents à faire voir le petit Jo' à des spécialistes. Le verdict ne tarda pas à tomber, l'enfant fut diagnostiqué autiste. Après la douleur d'une telle annonce digérée, ses parents mirent tout en œuvre pour qu'il puisse avoir une vie quasi normale. Son degré d'autisme n'imposait pas d'école spécialisée pour le moment et le petit Jo' pouvait continuer à vivre presque comme tous les autres enfants de son âge. Une surveillance accrue était de rigueur et l'aide d'une personne spécialisée était requise certes, mais il pouvait vivre en

communauté. Une dame au cœur d'or s'occupait de l'accompagner à l'école ou de le suivre lors de ses activités périscolaires quand c'était nécessaire.

Au fil du temps, la vie de la famille Verscon s'organisait et ce handicap devenait leur vie. Ses parents ainsi que son grand-frère apprenaient à gérer les crises. Le planning de la semaine était chargé, mais rien d'insurmontable tant ils étaient unis et soudés.

- Respire Jo', ça va passer, dit tendrement le père en enlaçant l'enfant.

Il était parcouru de spasmes, de tremblements et de petits sanglots. Ses cordes vocales émettaient des signaux, telles une vieille radio Cb branchée sur la mauvaise fréquence, dans des aigus à vous faire crisser des dents au point d'en user l'email. Même la Castafiore à côté faisait pâle figure.

- Tout va bien Jo', continuait de dire le père en lui frottant les épaules. Un geste davantage pourvu de tendresse que réellement utile à quoi que ce soit. On va rentrer à la maison et je te ferai un bon chocolat chaud.

Malgré les efforts d'Alain, le père de Jonathan, pour ne pas se laisser déborder par les émotions et rajouter de l'huile sur le feu en cédant à l'inquiétude, voire à la panique, les regards alentour se dirigeaient un à un sur eux. Une petite foule curieuse, intriguée par une distraction inattendue, se regroupait.

- Oh le pauvre bout de choux, il a dû attraper froid, dit une vieille dame dont la blancheur de la peau et le visage transpirant l'empathie, lui conféraient des airs de mère Thérèse.

- Il faut être inconscient pour sortir un enfant si jeune par des températures pareilles, lançait une seconde vieille dame, nettement moins avenante.

- Vous croyez qu'il faut appeler une ambulance ? demanda un jeune homme d'une trentaine d'années.

- Non ce n'est pas la peine, répondit un commerçant du haut de son estrade, il fait juste une crise de panique, je connais bien le sujet. Ça va lui passer d'ici dix-minutes à peine. Je vous sers quoi madame ?

Il retourna nonchalamment à son travail.

Les tremblements du petit Jonathan ne donnaient aucun signe d'apaisement. Ses yeux clignaient frénétiquement et il perdait progressivement son souffle. Il n'arrivait plus à articuler de phrases distinctes. Seuls des « - Papa, j'ai... mal... J'ai peur... Papa, papa... », sortaient de sa bouche. Dans les mains, il tenait fermement un album de Lucky Luke. Sur la couverture on pouvait y voir le célèbre cow-boy solitaire tirer en l'air sur son cheval, Joly Jumper, avec en fond une myriade de gens et en haut à gauche de l'illustration, une corde de pendu. L'album s'intitulait : « La corde du pendu et autres histoires »

Comme Jonathan le tenait fermement et que ce n'était pas le moment de négocier avec lui, Alain consentit à payer l'album et prit l'enfant dans ses bras. Il s'écarta de la petite place du marché sous le regard des curieux. Une image foudroyante lui traversa l'esprit. « - Les gens sont comme des rapaces tournoyant au-dessus d'une carcasse encore fumante. » N'étant pas d'une nature mauvaise, il chassa immédiatement cette pensée et se dirigea vers la petite pharmacie située une rue plus loin.



Par chance, la croix verte de l'officine clignotait, signe qu'elle était ouverte. Alain accéléra le pas et entra dans la boutique. La douce chaleur qui y régnait lui fit un bien fou. Les effluves de menthe et de coriandre, s'échappant des produits pharmaceutiques, rendaient le lieu apaisant, bien qu'inquiétant également. C'est l'odeur de la médecine, l'odeur des médicaments et par extension, l'odeur de la maladie, songea-t-il furtivement.

Les pleurs de petit Jo' avaient perdu en intensité, mais il tremblait encore beaucoup et hoquetait entre deux sanglots. Il était toujours raide comme la justice mais il accepta de marcher de lui-même. Sans doute que l'ambiance de l'endroit influait également sur lui. Père et fils avancèrent à pas lent vers le guichet qui venait de se libérer. Jo' tanguait, il avait du mal à mobiliser ses muscles et à se coordonner. Ses spasmes faisaient faire des petits soubresauts à sa poitrine, comme un corps qu'on réanime à coup d'électrochocs, quoique en moins violent tout de même. Une douleur lancinante semblait prendre un malin plaisir à se raviver à

intervalle régulier. Une façon malsaine de lui faire comprendre que quelque chose n'allait pas en lui, même quand il pensait que c'était enfin fini.

- Mais que vois-je ? dit énergiquement la pharmacienne, avec un sourire montant jusqu'aux oreilles.

Il s'agissait d'une dame imposante, aussi haute que large même si ce n'est pas très poli de le dire ainsi, avec une bonhomie magnétique. Cette femme là inspirait immédiatement la confiance, la tendresse et la confiance. Elle dégagait un tel pouvoir de gentillesse qu'on aurait pu lui confier tous nos plus intimes secrets si elle nous les avait demandés. Ses grands yeux noisette, soulignés habilement par du maquillage et ses pommettes saupoudrées d'une fine poudre d'or venaient renforcer cette impression de jovialité. Sa coupe de cheveux à la fois bordélique mais savamment arrangée, ajoutait une touche de rock & roll bienvenue. Quelques mèches brunes tirant sur le bleu métal lui tombaient savamment sur le front. Un joyeux foutoir bien plus complexe qu'il n'y paraissait au premier coup d'œil. Alain s'était

parfois demandé combien de temps cette dame, portant le nom bien-nommé de Madame Lavit, mettait chaque matin pour se préparer. Une notion qui échappe aux hommes, avait-il fini par se dire.

- Il est tout tristounet ce garçon, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Jonathan leva de grands yeux ronds vers elle. Il voulut lui répondre mais le temps que ses mots lui viennent, elle était déjà partie derrière une rangée de produits. Elle revint moins de deux minutes plus tard avec une grosse boîte remplie de sucettes. Tous les parfums de la terre y étaient réunis. Et si ce n'était pas le cas, ce n'en était vraiment pas loin.

- Rien ne vaut une bonne sucette pour étancher un gros chagrin, prends donc celle qui te fait envie mon bonhomme. C'est offert par la maison, ajouta-t-elle en adressant un regard complice à Alain.

Jo' ne se priva pas et plongea sa petite main encore potelée, reste d'une petite enfance qui résiste, dans la grande boîte et en sortit une friandise en forme de plume, de couleur verte. Il l'inspecta avec curiosité et émerveillement. Ses yeux rougis par les larmes s'ouvrirent en grand et une étincelle

de bonheur vint s'y nicher. L'espace d'un instant, le monde réel disparut au profit d'un monde où seuls les enfants peuvent se réfugier.